

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 50

Artikel: Français de Germanie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209132>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

perdons en de vaines digressions. Revenons à notre fête. Il importe de diminuer le plus possible les frais; vous savez, mes chères, avec quelle facilité, avec quelle rapidité, si l'on n'y veille, les dépenses augmentent, en pareil cas. Faisons les choses avec économie.

Mme UNE TELLE. — Je partage pleinement votre avis, mais vous savez aussi, qu'à vouloir en l'occurrence, user trop de parcimonie, on risque de manquer le coche. Il faut des séductions pour attirer le public.

Mme (?). — Et nous-mêmes ne pouvons pourtant aller nous exposer dans un cadre par trop modeste. C'est dans l'intérêt même du but que nous poursuivons de faire un peu de luxe.

Mme Z. — Sans doute. De plus, étant à la peine, il est bien juste que nous soyons aussi un peu... à l'honneur. Je ne suis coquette ni vaniteuse, vous le savez comme moi, toutefois je dois me faire une toilette neuve pour la circonstance. Or... vous me comprenez...

Mme X. (à l'oreille de sa voisine, une amie intime). — C'est comme moi. Et je l'avoue que je compte sur la circonstance pour obtenir de mon mari le crédit nécessaire. Tu le connais; il est un peu dur à la détente.

Mme Y. (bas aussi, à Mme X). — Oh! ma chère, ils sont tous ainsi, plus ou moins. Mais puisque c'est pour les pauvres, il ne pourra te refuser. Moi-même...

Mme de ***. — Entendons-nous. Quand je dis qu'il nous faut agir avec économie, je ne veux point dire par là: avec simplicité. Nous ferons ce qu'il faudra, et le mieux que nous le pourrons, mais au meilleur marché possible.

Mme — Pour cela, il n'y a qu'un moyen: c'est d'obtenir des fournisseurs, maîtres d'états, de toutes les personnes, enfin, au concours desquelles nous devons faire appel, de sensibles réductions de prix ou même... la... gratuité. Pour une œuvre philanthropique, ils ne sauraient vraisemblablement s'y refuser.

Mme de ***. — C'est là justement ce que j'allais vous dire. Il importe tout d'abord que chacune d'entre nous s'en aille faire la tournée de ses fournisseurs, afin d'en rapporter de quoi garnir copieusement nos comptoirs et à bon compte. Nous leur donnons assez d'argent durant l'année pour qu'ils nous accordent cette bagatelle.

Mme Y. — Qu'entendez-vous, chère madame, par « à bon compte »? Pour moi cela doit dire gratuitement. Et s'ils renasquent, MM. les fournisseurs, nous les boycotterons.

Toutes. — C'est cela! Approuvé!

Mme de ***. — Bien entendu. Il faut qu'il en soit de même pour les installations des comptoirs, la décoration, le buffet, etc., etc.

Mme X. — C'est évident; car nous aurons à côté de cela toujours assez de frais.

Une dame jusqu'alors muette, timidement: — Lesquels?...?

Toutes, en chœur, avec étonnement et indignation. — Lesquels!... Lesquels!...

Mme Z. — Peut-on poser pareille question!... Quelle naïveté!... Mais, les frais, c'est toujours ce qui manque le moins.

La dame (tout interloquée et plus timidement encore que la première fois). — Excusez-moi, mesdames, je vous prie... J'ignorais. Je veux me permettre une question encore? Mais, nous, quelle sera notre contribution?...?

Toutes, avec hauteur. — De plus en plus fort!... Et notre charme! Et nos sourires! Et nos gracieux visages donc, nimbés de l'auréole radieuse de la charité!!

J. M.

PERDU LE LA!

MÉTRA, l'auteur de tant de valses entraînantes, était chef d'orchestre du bal Mabille, lorsqu'il se maria.

Un jour, il vient demander à M. Houssaye de lui servir de témoin. Celui-ci acquiesce, croyant qu'il s'agit d'un duel. C'était un mariage avec

une cantatrice américaine. Cérémonie, dîner somptueux, bal, etc.

Huit jours après, M. Arsène Houssaye, désireux de savourer le bonheur des nouveaux époux, bonheur auquel il avait collaboré, s'en va chez eux; il trouve la jeune femme éplorée.

— Que s'est-il donc passé?

Elle lui raconte que Métra, la veille, est descendu nu-tête pour aller chercher le journal du soir et qu'il n'est plus revenu.

Où était-il donc allé?

Une semaine après, M. Houssaye le rencontre enfin.

— J'espère que tu es retourné chez ta femme!

— Mais non, mon cher... figure-toi que j'ai oublié le numéro de la maison!

C'est vraiment pousser un peu loin la distraction.

Français de Germanie. — Une de nos maisons de commerce a reçu l'autre jour d'un de ses fournisseurs d'Allemagne la lettre que voici:

« En possession de votre honorée carte, nous remarquons que nous n'avons pas le dessin (ici le numéro) en largeur demandé.

» Quand il peut d'être un autre dessin de après notre choix, nous vous pouvons servir tout suit. »

LES JEUNES GENS « BIEN »

Il est dans notre bon Lausanne
Des jeunes gens que l'on dit « bien »;
Sur le Grand-Pont, suçant leur canne,
Ils flânent, escortés d'un chien.

Des cols hauts comme des manchettes,
Un complet chic du bon faiseur
Et des cravates violettes
Sur un gilet triomphateur,

Ils ont toujours l'air, je le jure,
De sortir de chez leur tailleur,
Ou bien du salon de coiffure
D'entre les mains d'un parfumeur.

Ils rêvent d'inventer la mode...
Et d'un pardessus à grands pans;
Un vrai remords les incommoder,
Quand ils ont oublié leurs gants.

Un complet marron les fascine
Bien plus qu'un mystère angoissant,
Et ce qui surtout les chagrine,
C'est de transpirer en dansant.

Ils vont jouer la comédie
A des bazars de charité,
Et quand la pièce est applaudie:
« Les pauvres l'ont bien mérité! »

Parfois ils s'entichent sans cause
De Verlaine ou de Debussy;
Parfois ils font des vers en prose,
Quand leur bachot a réussi,

Chacun d'eux croit être un poète,
Parce qu'il sait insinuer
Un mouchoir fin dans sa manchette,
Ou parce qu'il sait ponctuer.

Ils portent haut leurs têtes vides
Et sont souvent scandalisés,
Car leurs préjugés sont rigides,
Autant que leurs cols empestés.

Ils vont en répétant sans cesse,
Mannequins flasques et corrects,
La manie ou la gentillesse
Admise par les gens selectes.

Ils traversent ainsi la vie
Avec des gestes de pantin,
Et se croient des objets d'envie
Pour les gens du menu fretin.

Vous aurez moins vécu peut-être
Que ceux qui sont des « gens de rien »,
Car vous n'aurez fait que paraître.
Vivez, souffrez, jeunes gens bien!

G. R.

LA VIE A BON MARCHÉ

EN 1795, le ministre de Rovray donnait connaissance à ses paroissiens d'une petite brochure de 14 pages in-8°, brochure qui venait de paraître sous ce titre:

Avis pour se procurer dans ces temps de cherté une nourriture saine, bonne, et qui soit à bon marché. Fait particulièrement pour les pauvres et les personnes peu moyennées, 1795.

L'auteur de ce petit opuscule indique divers moyens pour vivre à bon marché. Il préconise tout d'abord une sorte de soupe dont voici la recette et le prix. On prend:

2 lb. (livres) de ris à 10 cr.	fait cr.	20
7 lb. de pommes de terre	»	8
1 lb. de citrouille	»	2
1 ½ lb. de racines jaunes	»	3
1 ½ lb. de raves	»	2
Un quart et demi de beurre	»	9
Autant de sel	»	2
2 lb. de pain	»	14
28 lb. d'eau mêlé à ces différents objets.		

44 lb. (43 ¾)	fait cr.	60
Bois	»	10

Total fait cr. 70

soit environ 2 fr. 40.

Ces 44 livres suffisent, dit la brochure, pour nourrir pendant un jour 20 personnes d'âge fait. Cet aliment revenait donc à 12 centimes par jour et par personne.

Il est à remarquer que le beurre était, il y a 107 ans, singulièrement bon marché: environ 80 centimes la livre. Et dire que les temps étaient durs!

Le pain, par contre, était hors de prix: 25 centimes la livre.

Notre brochure donne deux recettes pour faire des économies sur cet aliment de première nécessité.

1^{re} Recette.

« Manière de faire de bon pain, qui soit sain et à meilleur marché.

Prenez un quarteron et demi ou 20 lb. de farine et préparez-la comme si vous vouliez faire du pain commun, puis bouillissez un quarteron de pommes de terre pelées et passez-les par le moulin, puis mêlez-les avec la farine, donnez-lui la forme d'un pain et laissez-le bien cuire dans le four.

De cette farine et de cette pomme de terre vous recevrez au moins 40 lb. de pain, et ce pain ne vous reviendra pas à 6 crûches et demi» (les 2 livres).

2^e Recette.

« Autre manière qui est encore à meilleur marché.

Il faut prendre au lieu de pommes de terre des raves blanches; on sent à la vérité, les premiers jours, le goût des raves, mais il n'est pas désagréable et on ne l'aperçoit plus au bout de quelques temps, seulement faut-il avoir soin de se servir de raves qui soient bonnes et douces; on les pèle, on les cuit jusqu'à ce qu'elles soient amollies, on en exprime l'eau le mieux possible, on prend le même poids de farine et l'on fait son pain comme à l'ordinaire, qui devient très bon, très sain et très nourrissant. »

Il paraît qu'on fit grand usage de ce pain en Angleterre; nous ne savons s'il eut chez nous le même succès.

M. H.

La sagesse d'Aristote. — On demandait à Aristote comment on jugeait du mérite d'un livre. Il répondit:

« Si l'auteur y dit tout ce qu'il faut; s'il ne dit que ce qu'il faut; s'il le dit comme il faut. »